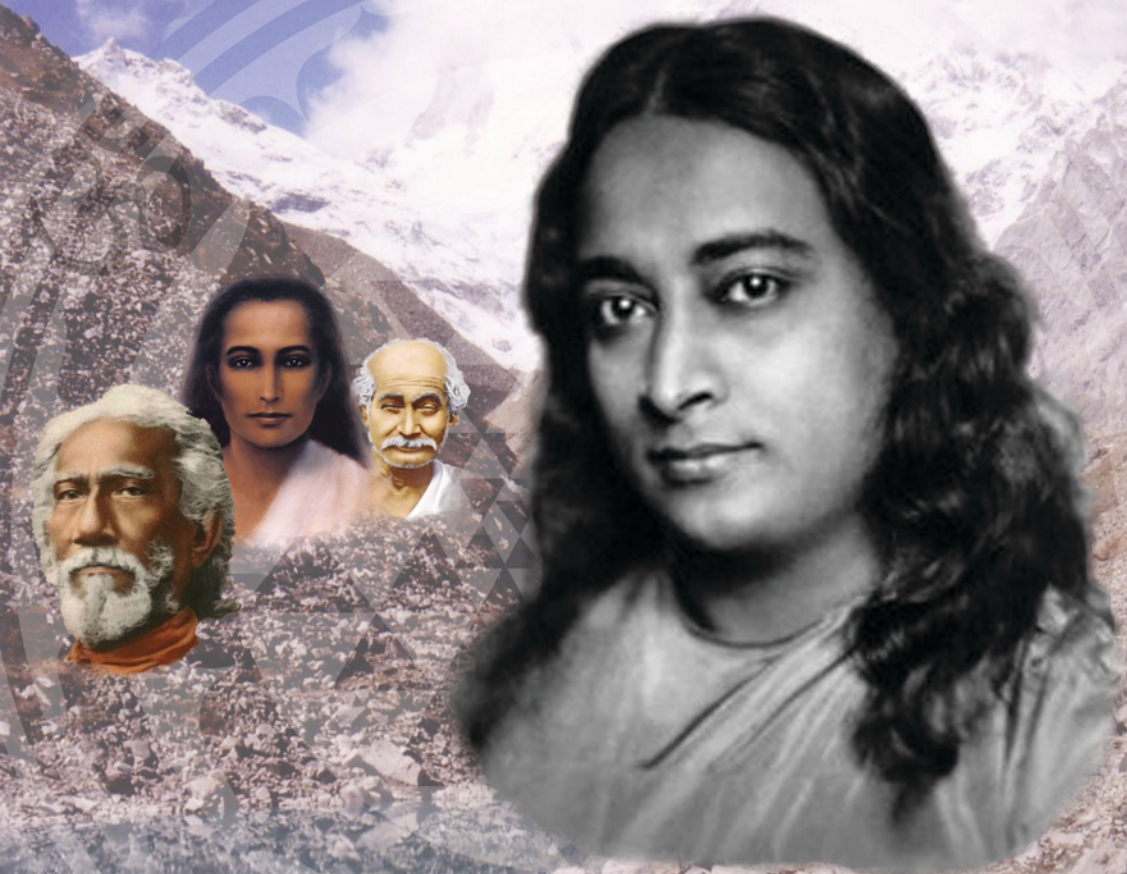


Autobiographie d'un **YOGI**



Paramhansa Yogananda

*Traduction de la première édition publiée
en 1946 par la Librairie Philosophique*

INTRODUCTION

Ce que vous tenez entre vos mains n'est pas un livre ordinaire. C'est un trésor spirituel. Pour tout chercheur spirituel, lire son message d'espoir, c'est entreprendre une grande aventure.

Paramhansa Yogananda a été le premier maître de yoga de l'Inde missionné pour vivre et enseigner en Occident. Dans les années 20, alors qu'il sillonnait les États-Unis à l'occasion de ce qu'il appelait ses « campagnes spirituelles », ses auditoires remplissaient les plus grandes salles d'Amérique.

Ce volume, *Autobiographie d'un yogi*, publié pour la première fois en 1946, a permis l'amorce d'une révolution spirituelle en Occident et reste une source d'inspiration. Il a fait forte impression dès sa parution, et son influence persiste depuis.

Il est rare qu'un sage de la stature de Paramhansa Yogananda écrive de sa main le récit de ses expériences personnelles. Les révélations sur son enfance, les visites qu'il rendit aux saints et aux maîtres de l'Inde, les années de formation qu'il reçut à l'ashram de son *guru*, et les enseignements sur la Réalisation du Soi, gardés secrets pendant longtemps, ont été dévoilés aux lecteurs occidentaux. Les fidèles de plusieurs traditions religieuses ont finalement reconnu *Autobiographie d'un yogi* comme un chef-d'œuvre de la littérature spirituelle. Ce livre profond nous parle d'amour, d'histoires simples et amusantes.

Ce texte a été traduit fidèlement par rapport à l'édition originale d'*Autobiographie d'un yogi* de 1946. Bien que les impressions ultérieures, qui incluaient les révisions faites après le décès de l'auteur en 1952, se soient vendues à plus d'un million d'exemplaires et aient été traduites en plus de 19 langues, les collectionneurs se sont accaparés les quelques milliers d'exemplaires originaux depuis longtemps.

Grâce à cette réimpression, l'édition de 1946 est à nouveau disponible avec toute sa puissance inhérente, elle est telle que le grand maître de yoga l'avait présentée.

NOTE DE L'ÉDITEUR

La parution de cette traduction française de l'édition originale de « *Autobiography of a Yogi* », publiée pour la première fois en anglais en 1946 par la Librairie Philosophique de la ville de New York, coïncide avec l'avènement du nouveau millénaire. La tradition du yoga, vieille de 5000 ans, a subi des changements importants au début de chaque nouveau millénaire. Nous croyons que cette édition va amener des changements bénéfiques, plus particulièrement dans le monde de la francophonie, où le « yoga » est souvent mal compris.

En 1953, la Self-Realization Fellowship (SRF), l'organisation fondée par Paramhansa Yogananda à Los Angeles, en Californie, a acquis de la Librairie Philosophique les droits de publication pour « *Autobiography of a Yogi* » après le décès de l'auteur en mars 1952. La SRF a publié toutes les éditions anglaises ultérieures. En 1996, 100 ans après la naissance de Yogananda, Crystal Clarity Publishers, la maison d'édition d'Ananda Church of Self-Realization, a réimprimé l'édition originale de 1946.

Suite à une poursuite intentée par la SRF contre Ananda, un tribunal fédéral de Californie a statué sur le fait que la SRF ne détenait pas la propriété des droits d'auteur sur la plupart des ouvrages de Yogananda. Le jugement rendu par la cour décrivait les catégories d'œuvres pour lesquelles la SRF ne possédait aucun droit d'auteur, et l'une de ces catégories comprend l'Autobiographie d'un yogi de 1946. En ce qui concerne les ouvrages pour lesquels Yogananda avait conservé le droit d'auteur original, la SRF n'a acquis un droit d'auteur que sur les modifications qu'elle y avait apportées. Quant à la poursuite de son œuvre par la SRF, Yogananda en a un peu parlé mais pas assez précisément pour constituer une passation des droits sur ses écrits.

Le premier héritier de Yogananda, son neveu Harekrishna Ghosh, fils du plus jeune frère de Yogananda, Sanananda Ghosh, et sa nièce Meera Gosh ont accordé à Ananda, à Crystal Clarity et plus récemment aux Éditions Kriya Yoga de Babaji, le droit de publier les écrits de Yogananda. Quoi qu'il en soit, les droits expirent au bout de 50 ans ; toute cette controverse et ce gaspillage de millions de dollars en poursuites judiciaires sont donc terminés.

Plusieurs choses ont été ajoutées ou retirées à « Autobiography of a Yogi », dont des sections complètes de texte. Il y a environ 25 ans, la maison d'édition française Adyar, à Paris, a publié la traduction d'une des versions anglaises ultérieures. Jusqu'à présent, les lecteurs de langue française n'ont pas eu la possibilité de lire une traduction française de l'édition originale de 1946.

Nous sommes fiers d'avoir rendu cela possible grâce à cette nouvelle édition qui, comme la Bible, a changé la vie de bien des gens. Nous avons également inclus les reproductions des photos de l'édition originale. Nous croyons que l'édition originale possède un pouvoir unique qui mérite d'être préservé et transmis au public de langue française.

Nous sommes heureux de diffuser cette édition au Québec, où nous sommes installés, et ce, à un prix très abordable grâce à l'utilisation de ressources locales économiques.

Nous remercions particulièrement Crystal Clarity Publishers et Ananda Church of Self-Realization de nous avoir aidés à produire cette nouvelle édition française.

Ni les Éditions Kriya Yoga de Babaji, ni Crystal Clarity, ni Ananda Church of Self-Realization ne sont affiliés à la Self-Realization Fellowship.

Si ce livre vous a inspiré et que vous aimeriez en savoir plus sur le Kriya Yoga de Babaji, vous pouvez le faire en contactant :

Le Kriya Yoga et les Éditions de Babaji,

C. P. 90

196, rang de la Montagne

Eastman, Québec, Canada, J0E 1P0

téléphone : 1-888-252-9642 ou 450-297-0258

télécopieur : 450-297-3957

courriel : info@babajiskriyayoga.net

internet : www.babajiskriyayoga.net

AUTOBIOGRAPHIE D'UN YOGI

Paramhansa Yogananda

**LES ÉDITIONS KRIYA YOGA DE BABAJI
SAINT-ÉTIENNE-DE-BOLTON, QUÉBEC**



Paramahansa Yogananda
..

AUTOBIOGRAPHIE D'UN YOGI

Paramhansa Yogananda

AVEC LA PRÉFACE DE
W.Y. Evans-Wentz, M.A., D. Litt., D. Sc.

« Si vous ne voyez pas des signes et des
prodiges, vous ne croirez pas. »—Jean 4:48.



LA LIBRAIRIE PHILOSOPHIQUE
NEW YORK

*Droits réservés, en 1946, par
Paramhansa Yogananda*

Imprimé et relié au Canada

Version originale en anglais, publiée en 1946 par
THE PHILOSOPHICAL LIBRARY, INC.
15, 40e rue est
New York, N.Y.

Traduction française : Jacques Tripogney et Pierre Audet
Rédaction par : Françoise Laumain et Dominique Fromm
Conception graphique et mise en page : David Lavoie

Traduction de la première édition de 1946 publiée en 2014 par
LES ÉDITIONS KRIYA YOGA DE BABAJI, INC.
B.P. 90, 196 rang de la Montagne
Eastman, Québec, Canada J0E 1P0

Données de catalogue avant publication (Canada)
Yogananda, Paramahansa, 1893-1952
Autobiographie d'un yogi

Traduction de : Autobiography of a Yogi
Comprend un index

ISBN 1-895383-10-2

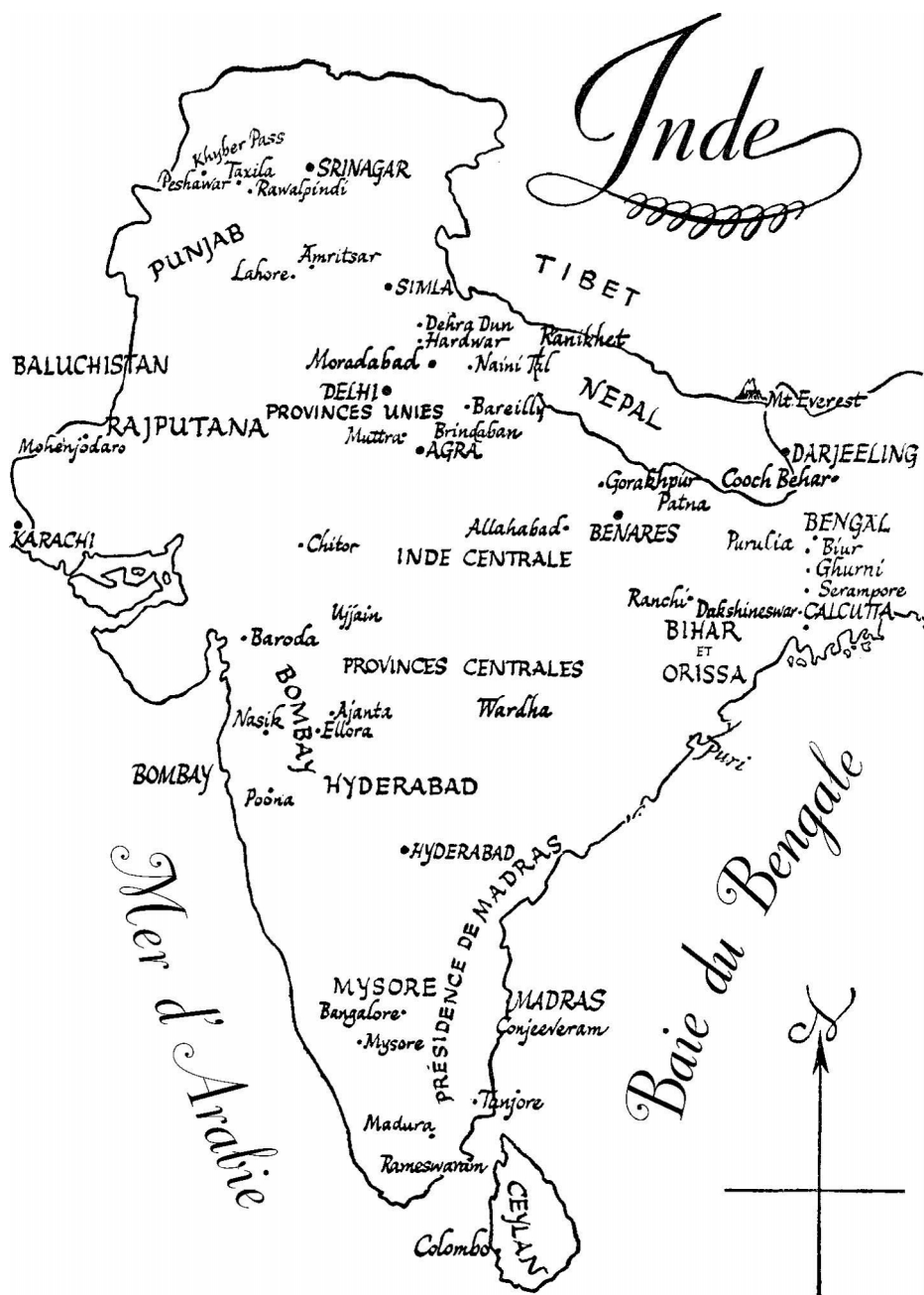
1. Yogananda, Paramahansa, 1893-1952. 2. Yogis - Inde - Biographies.
I. Titre

BP605.S43Y6 1999

294.5'5 C99-901241-X

Dédié à la mémoire de

LUTHER BURBANK
un saint américain



PRÉFACE

de W. Y. EVANS-WENTZ, M. A., D. Litt., D. Sc.
du Jesus College d'Oxford ; auteur de
Milarepa ou Jetsün-Kahbum,
Le yoga tibétain et les doctrines secrètes,
Livre des morts tibétain, etc.

L'Autobiographie de Yogananda a une grande valeur car c'est l'un des rares livres en anglais sur les sages de l'Inde à avoir été écrit, non pas par un journaliste ou un étranger, mais par quelqu'un de même race et de même culture, en bref, un livre *sur* les yogis écrit *par* un yogi. Le témoignage vivant des pouvoirs et des vies extraordinaires des saints hindous apporte un message important au bon moment et demeure éternel. Puisse chaque lecteur rendre à son auteur illustre, dont j'ai eu le plaisir de faire la connaissance en Inde et en Amérique, la reconnaissance et la gratitude qui lui sont dues.

Son curriculum inhabituel est sûrement l'un des plus révélateurs qui ait jamais été publié en Occident sur la profondeur de l'esprit et du cœur des hindous, et sur la richesse spirituelle de l'Inde.

J'ai eu le privilège de rencontrer l'un des sages dont la vie est racontée ici, Sri Yukteswar Giri. Une image du saint vénérable apparaît sur le frontispice de mon livre *Yoga tibétain et doctrines secrètes**. C'est à Puri, en Orissa, dans le golfe du Bengale, que j'ai croisé Sri Yukteswar. Il était alors à la tête d'un petit ashram là-bas près de la côte ; sa principale occupation était l'enseignement spirituel à un groupe de jeunes disciples. Il manifestait un vif intérêt pour le bien-être des gens aux États-Unis et dans toute l'Amérique, ainsi qu'en Angleterre, et me questionna au sujet des activités à l'étranger, particulièrement sur celles en Californie, de

* Oxford University Press, 1935

Paramhansa Yogananda, son disciple principal qu'il aimait beaucoup et qu'il avait envoyé en Occident, en 1920, pour y être son émissaire.

Sri Yukteswar avait une voix douce et une apparence discrète, sa présence était agréable, et il méritait la vénération que ses fidèles lui accordaient spontanément. Tous ceux qui l'ont connu, qu'ils fissent ou non partie de sa communauté, le tenaient en très haute estime. Je me rappelle parfaitement sa grande silhouette, droite et ascétique, revêtu du costume safran de celui qui a renoncé aux plaisirs de ce monde, alors qu'il se tenait à l'entrée de l'ermitage pour me souhaiter la bienvenue. Ses cheveux étaient longs et un peu bouclés, et son visage barbu. Son corps ferme était musclé, mais mince et bien formé, et sa démarche énergique. Il avait élu domicile en la ville sainte de Puri, où des foules d'hindous pieux, représentant chaque province de l'Inde, venaient en pèlerinage quotidiennement au célèbre temple de Jagannath, « le Seigneur du Monde ». C'est à Puri, en 1936, que Sri Yukteswar ferma ses yeux mortels de cette existence transitoire et trépassa, sachant que son incarnation s'était achevée de manière glorieuse.

Je suis heureux, en effet, de pouvoir inscrire ce témoignage sur le personnage noble et saint de Sri Yukteswar. Content de demeurer à l'écart de la foule, il se donna sans réserve et en toute quiétude à cette vie idéale que Paramhansa Yogananda, son disciple, a maintenant décrite pour les siècles à venir.

W. Y. EVANS-WENTZ

Remerciements de l'auteur

Je suis profondément redevable envers Mlle L. V. Pratt pour ses longs travaux de rédaction du manuscrit de ce livre. Je me dois également de remercier Mlle Ruth Zahn pour la préparation de l'index, M. C. Richard Wright pour sa permission d'utiliser des extraits de son récit de voyage en Inde, et W. Y. Evans-Wentz, D. Litt., D. Sc., pour son encouragement et ses suggestions.

PARAMHANSA YOGANANDA

28 octobre 1945

Encinitas, Californie

Contenu

<i>Préface, de W. Y. Evans-Wentz</i>	<i>x</i>
<i>Liste des illustrations</i>	<i>xvii</i>

Chapitre

1. <i>Mes parents et mon enfance</i>	3
2. <i>Le décès de mère et l'amulette mystique</i>	15
3. <i>Le saint aux deux corps</i> <i>(Swami Pranabananda)</i>	22
4. <i>Mon escapade interrompue vers</i> <i>L'Himalaya</i>	29
5. <i>Le « saint aux parfums » exhibe ses miracles</i>	42
6. <i>Le swami aux tigres</i>	50
7. <i>Le saint qui lévissait</i> <i>(Nagendra Nath Bhaduri)</i>	59
8. <i>Jagadis Chandra Bose,</i> <i>le grand inventeur et scientifique de l'Inde</i>	65
9. <i>Le dévot bienheureux et sa romance cosmique</i>	74
10. <i>Je rencontre mon Maître, Sri Yukteswar</i>	82

11. Deux garçons sans le sou à Brindaban	92
12. Les années à l'ermitage de mon Maître	101
13. Le saint qui ne dort pas (Ram Gopal Muzumdar)	132
14. Une expérience de conscience cosmique	139
15. Le vol du chou-fleur	147
16. Plus malin que les étoiles	158
17. Sasi et les trois saphirs	168
18. Un faiseur de miracles musulman (Afzal Khan)	174
19. Mon Maître à Calcutta, apparaît à Serampore	180
20. Nous ne partons pas au Cachemire	184
21. Nous visitons le Cachemire	189
22. Le cœur d'une statue de pierre	198
23. J'obtiens mon diplôme universitaire	205
24. Je deviens un moine de l'Ordre des Swamis	212
25. Mon frère Ananta et ma sœur Nalini	220
26. La science du Kriya Yoga	225
27. Fondation d'une école de yoga à Ranchi	233
28. Kashi réincarné et retrouvé	242
29. Rabindranath Tagore et moi comparons les écoles	248
30. La loi des miracles	253
31. Une entrevue avec la Sainte Mère (Kashi Moni Lahiri)	264

32. Rama est ressuscité d'entre les morts	273
33. Babaji, le Yogi-Christ de l'Inde moderne	281
34. Matérialiser un palais dans l'Himalaya	289
35. La vie de Lahiri Mahasaya, semblable à celle du Christ	300
36. L'intérêt de Babaji pour l'Occident.....	312
37. Je vais en Amérique	322
38. Luther Burbank, un saint parmi les roses	331
39. Thérèse Neumann, la catholique stigmatisée.....	338
40. Je reviens en Inde.....	347
41. Le sud de l'Inde : lieu idyllique	355
42. Les derniers jours avec mon guru.....	368
43. La résurrection de Sri Yukteswar	383
44. Avec le Mahatma Gandhi, à Wardha.....	401
45. La « Mère imprégnée de Joie » du Bengale (Ma Ananda Moyi)	419
46. La femme yogi qui ne mange jamais (Giri Bala)	424
47. Je retourne en Occident	436
48. À Encinitas, en Californie.....	441
Index	451

Illustrations

Frontispice

Carte de l'Inde ix

Numéro de page

Mon père, Bhagabati Charan Bosh 7

Ma mère 18

Swami Prabananda, « Le saint aux deux corps » 26

Mon frère aîné, Ananta 36

Rassemblement dans la cour de l'ermitage de mon guru,
à Serampore lors d'un festival 36

Nagendra Nath Bhaduri, « le saint qui lévissait » 62

Jagadis Chandra Bose, scientifique réputé 67

Moi-même à l'âge de six ans 67

Deux frères de Thérèse Neumann, à Konnersreuth 78

Maître Mahasaya, le dévot bienheureux 78

Jitendra Mazumdar, mon compagnon dans l'épreuve « Sans le sou » à
Brindaban ; Swami Kebalananda, mon saint professeur de sanskrit 97

Ma Ananda Moyi, « La Mère imprégnée de Joie » 97

La caverne himalayenne occupée par Babaji 97

Mon Maître, Sri Yukteswar 107

La maison-mère de la Self-Realization Fellowship, à Los Angeles 114

Église Self-Realization de toutes les religions, à Hollywood 114

L'ermitage de mon guru, sur la côte à Puri 148

Numéro de page

<i>Mes sœurs, Roma, Nalini et Uma</i>	199
<i>Église Self-Realization de toutes les religions, à San Diego</i>	199
<i>Le Seigneur sous sa forme de Shiva.....</i>	216
<i>L'ermitage Yogoda Math, à Dakshineswar</i>	236
<i>Édifice principal à l'école de Ranshi.....</i>	236
<i>Kashi, né à nouveau et redécouvert.....</i>	245
<i>Bishnu, Motilal Mukherji, mon père, M. Wright, T.N. Bose, Swami Satyananda</i>	245
<i>Groupe de délégués au Congrès International des Religieux Libéraux, à Boston, en 1920</i>	245
<i>Un guru et un disciple dans un ancien ermitage</i>	255
<i>Babaji, le Yogi-Christ de l'Inde moderne</i>	284
<i>Lahiri Mahasaya.....</i>	305
<i>Une classe de yoga à Washington, D.C.....</i>	327
<i>Luther Burbank.....</i>	332
<i>Thérèse Neumann de Konnersreuth, en Bavière.....</i>	344
<i>Le Taj Mahal, à Agra</i>	359
<i>Shankari Mai Jiew, la seule disciple vivante du grand Swami Trailanga.....</i>	372
<i>Krishnananda avec sa lionne apprivoisée</i>	372
<i>Un groupe sur la terrasse à dîner de l'ermitage de mon guru, à Serampore.....</i>	372
<i>Mlle Bletch, M. Wright, et moi-même, en Égypte</i>	378
<i>Rabindranath Tagore</i>	378
<i>Swami Keshabananda, à son ermitage à Brindaban</i>	378
<i>Krishna, ancien prophète de l'Inde</i>	384
<i>Mahatma Gandhi, à Wardha</i>	402
<i>Giri Bala, la femme yogi qui ne mange jamais.....</i>	426

	<i>Numéro de page</i>
<i>Groupe d'élèves de Ranchi, avec le Maharaja de Kasimbazar</i>	<i>439</i>
<i>Mon guru et moi-même. à Calcutta, en 1935</i>	<i>439</i>
<i>M. E. E. Dickinson de Los Angeles</i>	<i>439</i>
<i>La Self-Realization Fellowship, à Encinitas, en Californie</i>	<i>442</i>
<i>Mon père, en 1936</i>	<i>449</i>
<i>Swami Premananda, devant l'Église Self-Realization de toutes les religions à Washington, D.C.....</i>	<i>449</i>
<i>Les conférenciers lors d'une assemblée interraciale à San Francisco, en Californie.....</i>	<i>449</i>

AUTOBIOGRAPHIE D'UN YOGI

CHAPITRE : 1

Mes parents et mon enfance

LA RECHERCHE des vérités ultimes et la relation *guru-disciple*¹ résumant la particularité de la culture indienne. Mon propre cheminement m'a conduit vers un sage d'aspect christique, dont la vie merveilleuse avait été façonnée pour les siècles à venir. Il était un des grands maîtres, seule richesse que possède encore l'Inde. Depuis des générations, ils ont réussi à éviter le même destin que Babylone et l'Égypte.

Je réalise que mes premiers souvenirs se rapportent à des détails anachroniques relevant d'une incarnation précédente. Des images précises me sont venues d'une vie passée, un yogi² dans les neiges de l'Himalaya. Par le biais du monde invisible, ces visions du passé m'ont aussi permis d'entrevoir une lueur du futur.

Je suis toujours confronté aux humiliations désarmantes de l'enfance. Je ressentais de la rancœur devant mon incapacité à marcher ou à m'exprimer librement. Quand je réalisais mon impuissance physique, de vives montées pleines de prières surgissaient en moi. J'étais d'une extrême sensibilité et je captais à l'intérieur de moi des mots en plusieurs langues. Malgré la confusion qui en découlait, mon oreille s'accoutumait petit à petit à la langue bengalie de mon entourage. Les adultes ne pouvaient imaginer l'étendue captivante de ma vie intérieure, pour eux elle était limitée aux jouets et aux pieds !

Mon effervescence psychologique et mon corps qui ne réagissait pas me poussèrent à de nombreuses crises de larmes obstinées. Je me rappelle l'ahurissement général que causait ma détresse dans la famille. Des souvenirs plus joyeux se rassemblent également en moi : les caresses de ma mère, et mes premiers essais pour balbutier des phrases et pour faire

1. Instructeur spirituel ; de la racine sanskrite *gur*, élever.

2. Celui qui pratique le yoga, « l'union », une science indienne ancienne de méditation sur Dieu.

mes premiers pas. Ces triomphes des débuts, souvent vite oubliés, sont pourtant un support naturel pour la confiance en soi.

Mes souvenirs lointains ne sont pas uniques. On connaît plusieurs yogis qui ont conservé leur conscience de soi sans interruption lors de la transition spectaculaire à travers la « mort » et vers la « vie ». Si l'homme n'était qu'un corps, sa perte mettrait certainement un point final à l'identité. Mais si les prophètes au cours des millénaires ont dit vrai, l'homme est essentiellement de nature non-corporelle. Le noyau persistant de l'égoïsme humain n'est lié que temporairement aux perceptions sensorielles.

Même s'ils sont peu courants, les souvenirs précis de l'enfance ne sont pas extrêmement rares. Durant mes voyages dans de nombreux pays, j'ai entendu des hommes et des femmes dignes de foi raconter les souvenirs de leurs premières années.

Je suis né dans la dernière décennie du 19^e siècle, et j'ai passé mes huit premières années à Gorahkpur. C'est là que je suis né, dans les Provinces Unies du nord-est de l'Inde. Nous étions huit enfants : quatre garçons et quatre filles. Moi-même, Mukunda Lal Gosh¹, étais le second fils et le quatrième enfant.

Père et mère étaient bengalis, de la caste des *kshatriyas*². Ils avaient eu tous deux la grâce de posséder une nature sainte. Leur amour mutuel, serein et empreint de dignité, ne s'exprimait jamais de manière frivole. Une harmonie parentale parfaite régnait au centre de l'agitation de huit jeunes vies.

Mon père, Bhagabati Charan Gosh, était doux, grave et parfois sévère. Même si nous l'aimions tendrement, nous, ses enfants, observions toutefois vis-à-vis de lui une certaine distance par respect. Mathématicien et logicien exceptionnel, il était guidé principalement par l'intellect. Notre mère, cependant, était une reine des cœurs et ne nous enseignait que par l'amour. Après son décès, père montra d'avantage sa tendresse intérieure. J'ai remarqué alors que son regard se transformait souvent en celui de ma mère.

Notre mère nous fit découvrir les écritures. Ce premier contact avait un goût aigre-doux. Pour servir les besoins de la discipline, les récits du *Mahabharata* et du *Ramayana*³ étaient ingénieusement cités. L'instruction et les punitions allaient de pair.

1. Mon nom fut changé pour Yogananda, en 1914, quand je suis entré dans l'ordre monastique des Swamis. Mon *guru* m'accorda le titre religieux de *Paramhansa* en 1935 (v. chapitres 24 et 42).

2. Traditionnellement, la seconde caste, celle des guerriers et des dirigeants.

3. Ces anciennes épopées sont le trésor de l'histoire, de la mythologie et de la philosophie indiennes. *Ramayana* and *Mahabharata*, un volume de « Everyman's Library », est un condensé en vers de Romesh Dutt (E.P. Dutton, New York).

Mère marquait quotidiennement son respect envers mon père en nous habillant avec soin dans l'après-midi pour l'accueillir à la maison à son retour du bureau. Son poste aux chemins de fer Bengal-Nagpur, une des grandes entreprises en Inde, était comparable à celui d'un vice-président. Comme son travail impliquait des déplacements, ma famille a résidé dans plusieurs villes pendant mon enfance.

Mère tendait la main aux nécessiteux. Père était également sensible à la pauvreté, mais son respect pour la loi et l'ordre s'appliquait même dans la gestion du budget. Une fois, en quinze jours, ma mère avait dépensé pour les pauvres plus que le revenu mensuel de mon père.

« Tout ce que je demande, s'il te plait, c'est de garder ta charité dans des limites raisonnables. » La moindre remontrance de son mari était douloureuse pour ma mère. Elle commanda un fiacre, ne laissant paraître aucun désaccord devant les enfants.

« Au revoir ; je rentre chez ma mère. » L'ultimatum d'autrefois !

Abasourdis, nous nous sommes effondrés en pleurs. Notre oncle maternel survint au bon moment ; il souffla à notre père quelques conseils d'une sagesse ancestrale. Après que père eût fait des tentatives pour se réconcilier avec ma mère, elle décommanda la voiture avec joie. Ainsi se termina le seul différend entre mes parents dont j'ai eu connaissance. Je me souviens toutefois d'une discussion typique.

« S'il te plaît, donne-moi dix roupies pour une pauvre femme qui vient d'arriver à la maison. » Mère souriait de façon persuasive.

« Pourquoi dix roupies ? Une suffit. » Père se justifia : « J'ai fait ma première expérience de la pauvreté lorsque mon père et mes grands-parents sont décédés subitement. Pour mon petit-déjeuner, je prenais une petite banane, avant de marcher des kilomètres jusqu'à mon école. Plus tard à l'université, j'étais tellement dans le besoin que j'ai demandé une aide d'une roupie par mois à un juge aisé. Il refusa, en répondant qu'une roupie était une somme importante. »

« Comme tu te rappelles amèrement le refus de cette roupie ! » Mère raisonna avec logique. « Désires-tu que cette femme se rappelle amèrement ton refus de lui avoir donné les dix roupies dont elle a vraiment besoin ? »

« Tu as gagné ! » Avec le geste caractéristique des maris vaincus, il ouvrit son portefeuille. « Voici un billet de dix roupies. Donne-le-lui avec mon bon souvenir. »

Père avait tendance à dire « non » à toute nouvelle proposition. Son attitude envers l'étrange femme qui avait aisément conquis la sympathie de ma mère était un exemple de sa prudence habituelle. L'aversion pour l'acceptation instantanée, typique de l'esprit français occidental, fait

simplement honneur au principe de « mûre réflexion ». J'ai toujours trouvé mon père raisonnable et juste dans ses jugements. Si je pouvais soutenir mes nombreuses requêtes par un ou deux bons arguments, il rendait toujours accessible le but convoité, qu'il s'agisse d'un voyage de loisir ou d'une nouvelle motocyclette.

Avec ses enfants en bas âge, père faisait preuve d'une discipline stricte, mais envers lui-même, alors là, il était vraiment spartiate. Par exemple, il n'a jamais mis les pieds au cinéma ; ses divertissements consistaient en de nombreuses pratiques spirituelles et à lire la *Bhagavad Gita*¹. Se privant de tout luxe, il gardait une vieille paire de chaussures jusqu'à ce qu'elles ne soient plus portables. Ses fils achetèrent des automobiles lorsqu'elles devinrent à la mode, mais père se contentait toujours d'effectuer le trajet quotidien jusqu'au bureau en tramway. Accumuler de l'argent pour le pouvoir n'était pas dans sa nature. Un jour, après avoir établi la banque Calcutta Urban Bank, il refusa d'en détenir quelques actions, ne voulant aucun bénéfice personnel. Son seul souhait avait été d'accomplir un devoir civique au cours de ses temps libres.

Plusieurs années après que père eût pris sa retraite, un comptable anglais vint examiner les livres de la compagnie des chemins de fer Bengal-Nagpur. Le contrôleur fut surpris de constater que père n'avait jamais réclamé ses primes impayées.

« Il a accompli le travail de trois hommes ! » rapporta le comptable à la compagnie. « On lui doit 125 000 roupies (environ 41 250 \$) d'heures supplémentaires non payées. » Les autorités remirent un chèque de ce montant à mon père. Cela lui importait si peu qu'il oublia de le mentionner à la famille. Beaucoup plus tard, mon plus jeune frère, Bishnu, qui avait remarqué le gros dépôt sur le relevé du compte en banque, le questionna à ce sujet.

« Pourquoi s'enorgueillir d'un profit matériel ? » répondit mon père. « Celui qui vise à obtenir la sérénité de l'esprit ne se réjouit pas du gain ni n'est déprimé par la perte. Il sait que l'homme arrive en ce monde sans un sou et qu'il repart sans une seule roupie. »

1. Ce poème noble en sanskrit, qui s'inscrit comme faisant partie de l'épopée du *Mahabharata* est la bible des hindous. La traduction anglaise la plus poétique est *The Song Celestial* d'Edwin Arnold (David McKay, Philadelphie, 75¢). *Message of the Gita* de Sri Aurobindo est l'une des meilleures traductions et comprend un commentaire détaillé (Jupiter Press, 16 rue Semudoss, Madras, Inde, \$3.50).



Tôt dans leur vie conjugale, mes parents devinrent les disciples d'un grand maître, Lahiri Mahasaya de Bénarès. Ce contact renforça l'aspect ascétique du tempérament naturel de mon père. Mère fit une confidence incroyable à Roma, ma sœur aînée : « Votre père et moi ne vivons qu'une fois l'an en tant que mari et femme, et dans le seul but d'avoir des enfants. »

Mon père rencontra pour la première fois Lahiri Mahasaya par l'entremise d'Abinash Babu¹, un employé de bureau des chemins de fer Bengal-Nagpur à Gorakhpur. Abinash instruisait mes jeunes oreilles par des récits captivants de la vie des saints indiens. Il concluait invariablement en rendant un hommage à la grande splendeur de son propre *guru*.

« As-tu déjà entendu parler des circonstances extraordinaires dans lesquelles ton père est devenu le disciple de Lahiri Mahasaya ? »

Par un calme après-midi d'été, alors qu'Abinash et moi étions assis dans l'enceinte de ma maison, il me posa cette question intrigante. Je fis signe que non de la tête avec un sourire d'excitation.

« Il y a plusieurs années, avant que tu ne viennes au monde, j'ai demandé à mon supérieur hiérarchique, ton père, un congé sans solde d'une semaine pour me permettre d'aller rendre visite à mon *guru* à Bénarès. Ton père s'est moqué de mes plans. »

« « Vas-tu devenir un fanatique religieux ? » demanda-t-il. « Concentre-toi sur ton travail de bureau si tu veux construire quelque chose. » »

« Ce jour-là, en retournant chez moi d'un pas triste sur un chemin longeant des terres boisées, j'ai rencontré ton père sur un palanquin. Il renvoya ses serviteurs et la voiture, et se mit à marcher derrière moi. Cherchant à me consoler, il souligna les avantages à rechercher le succès en ce monde. Je l'entendais toutefois sans écouter. Mon cœur répétait : Lahiri Mahasaya, je ne peux vivre sans te voir ! »

« Notre sentier nous mena au bord d'un champ, où les rayons du soleil de fin d'après-midi couronnaient encore les grandes ondulations d'herbes sauvages. Nous nous sommes arrêtés pour admirer le paysage. Là dans le champ, à quelques mètres de nous, la forme de mon grand *guru* nous est soudainement apparue !² »

« « Bhagabati, tu es trop dur avec ton employé ! » sa voix résonnait dans nos oreilles abasourdis. Il disparut aussi mystérieusement qu'il était venu. À genoux, je m'exclamais, « Lahiri Mahasaya ! Lahiri

1. Babu (Monsieur) est placé après les noms en bengali.

2. Les pouvoirs extraordinaires que possèdent les grands maîtres sont expliqués au chapitre 30, « La loi des miracles ».

Mahasaya ! » Pendant quelques instants, ton père stupéfait demeura sans bouger. »

« Abinash, non-seulement je te donne congé, mais je me donne moi-même congé pour partir demain pour Bénarès. Je me dois de connaître ce grand Lahiri Mahasaya qui est capable de se matérialiser à volonté afin d'intercéder en ta faveur ! Je vais amener mon épouse et demander à ce maître de nous initier à sa voie spirituelle. Nous mènerais-tu jusqu'à lui ? »

« « Certainement. » La tournure rapide et favorable des événements et la réponse miraculeuse à ma prière me remplissaient de joie. »

« Le soir suivant, tes parents sont montés avec moi à bord du train pour Bénarès. Le lendemain, nous avons pris une carriole, et nous avons ensuite dû marcher dans les ruelles étroites qui menaient à la demeure isolée de mon *guru*. En entrant dans son petit parloir, nous nous sommes inclinés devant le maître immobilisé dans sa posture habituelle, le lotus. Il cligna de ses yeux perçants et les posa sur ton père. »

« « Bhagabati, tu es trop dur avec ton employé ! » Ses paroles étaient les mêmes que celles qu'il avait prononcées deux jours plus tôt dans le champ à Gorakhpur. Il ajouta, « Je suis heureux que tu aies permis à Abinash de me rendre visite, et que toi et ton épouse l'ayez accompagné. » »

« À leur immense joie, il initia tes parents à la grande voie du Kriya Yoga¹. Ton père et moi, en tant que frères disciples, sommes des amis intimes depuis le jour mémorable de l'apparition. Lahiri Mahasaya a manifesté un intérêt très marqué pour ta naissance. Ta vie doit sûrement être liée à la sienne : la grâce du maître ne faillit jamais. »

Lahiri Mahasaya quitta ce monde peu après que j'y sois entré. Sa photo, disposée dans un beau cadre orné, a toujours béni l'autel de notre famille dans les diverses villes où mon père était muté par son travail. Le matin ou le soir, ma mère et moi méditations devant un autel improvisé en offrant des fleurs trempées dans une pâte parfumée au bois de santal. Avec de l'encens et de la myrrhe, nous honorions la divinité qui avait trouvé sa pleine expression en Lahiri Mahasaya.

Sa photo eut une influence dominante sur ma vie. Alors que je grandissais, la pensée du maître grandissait en moi. Je voyais souvent en méditation son image émerger du petit cadre de la photo et s'asseoir devant moi alors qu'elle prenait une forme vivante. Quand j'essayais de toucher les pieds de son corps lumineux, elle changeait à nouveau pour redevenir la petite image. Alors que je glissais de l'enfance vers l'adolescence, je découvrais que Lahiri Mahasaya s'était transformé dans mon esprit d'une petite image enfermée dans son cadre, en une présence

1. Une technique yogique par laquelle on calme le tumulte sensoriel, pour permettre à l'homme d'atteindre une identité toujours plus grande avec la conscience cosmique. (Voir p. 225)

vivante et lumineuse. Je l'ai souvent prié dans les moments d'épreuve et de confusion, trouvant en moi le réconfort de sa gouverne. Au début, je souffrais car il n'était plus vivant sur le plan physique. À mesure que je découvrais son omniprésence secrète, je cessais de me lamenter. Il avait souvent écrit à ceux qui, parmi ses disciples, devenaient trop impatients de le voir : « Pourquoi venir me voir en chair et en os alors que je suis toujours dans le champ de votre *kutastha* (vision spirituelle) ? »

À l'âge de huit ans, j'ai eu la grâce d'être guéri de façon extraordinaire par la photo de Lahiri Mahasaya. Cette expérience intensifia mon amour. J'avais été frappé par le choléra alors que nous étions dans la maison familiale à Ichapur, au Bengale. Les médecins ne pouvaient rien faire pour me sauver la vie. Ma mère à mon chevet m'implora désespérément de regarder l'image de Lahiri Mahasaya sur le mur au-dessus de ma tête.

« Incline-toi mentalement ! » Elle savait que j'étais trop faible, même pour lever les mains en signe de salutation. « Si tu montres vraiment ta dévotion et que tu t'agenouilles devant lui intérieurement, ta vie sera épargnée ! »

J'ai regardé sa photo et y ai vu une lumière aveuglante qui enveloppait mon corps et toute la chambre. Ma nausée et les autres symptômes incontrôlables disparurent ; j'étais bien. Je me sentis tout de suite assez fort pour me pencher et toucher les pieds de ma mère en signe de reconnaissance pour sa foi immense en son *guru*. Ma mère appuya sa tête plusieurs fois contre la petite photo.

« O Maître omniprésent, je te remercie pour ta lumière qui a guéri mon fils ! »

J'ai remarqué qu'elle aussi avait été témoin du souffle lumineux par lequel j'avais été guéri instantanément d'une maladie habituellement mortelle.

Cette photo est l'un de mes biens les plus précieux. Elle fut donnée à mon père par Lahiri Mahasaya et possède une vibration sacrée. L'image avait une origine miraculeuse. J'en avais entendu le récit d'un frère disciple de mon père, Kali Kumar Roy.

Il semble que le maître n'aimait pas être photographié. Malgré ses protestations, une photo de groupe avait été prise de lui et d'un petit groupe de dévots, dont Kali Kumar Roy. C'est le photographe qui fut surpris de découvrir que la plaque, qui montrait les images précises de tous les disciples, ne révélait rien de plus qu'un espace vierge au centre, là où aurait dû se trouver la forme de Lahiri Mahasaya. On discuta beaucoup de ce phénomène.

Ganga Dhar Babu, un étudiant expert en photographie, prétendit que le fugitif ne lui échapperait pas. Le matin suivant, alors que le *guru* était assis en posture de lotus sur un banc en bois avec un paravent derrière lui, Ganga Dhar Babu arriva avec son équipement. Il s'empessa d'exposer

douze plaques, en prenant bien toutes les précautions pour réussir. Sur chacune d'elles, il trouva bientôt l'empreinte du banc en bois et du paravent mais, une fois de plus, la forme du maître n'y était pas.

En larmes et abattu, Ganga Dhar Babu alla voir son *guru*. Il fallut plusieurs heures avant que Lahiri Mahasaya ne rompe son silence d'un commentaire :

« Je suis Esprit. Est-ce que ta caméra peut réfléchir l'Invisible omniprésent ? »

« Je constate qu'elle ne le peut pas ! Toutefois, Saint Homme, je désire ardemment une photo du temple corporel, le seul endroit où l'Esprit peut demeurer pour apparaître pleinement à ma vue étroite. »

« Alors, viens demain matin. Je poserai pour toi. »

Le photographe fit encore une fois la mise au point de sa caméra. Cette fois-ci, n'étant pas voilé par une mystérieuse imperceptibilité, le personnage sacré était bien sur la plaque. Le maître n'a jamais posé pour d'autres photos ; du moins, je n'en ai jamais vu d'autres.

La photo est reproduite dans ce livre. Les traits agréables de Lahiri Mahasaya, de caste universelle, laissent peu deviner la race à laquelle il appartient. Un sourire un peu énigmatique révèle à peine sa joie intense de communier avec Dieu. Ses yeux, semi ouverts pour dénoter une certaine autorité sur le monde extérieur, sont également mi-clos. Ignorant totalement les leurres insignifiants de cette terre, il était complètement éveillé aux problèmes spirituels des chercheurs qui l'approchaient pour obtenir sa grâce.

Peu après avoir été guéri par la puissance de la photo du *guru*, j'ai eu une vision spirituelle déterminante. Un matin, alors que j'étais assis sur mon lit, j'ai sombré dans une profonde rêverie.

« Qu'est-ce qui est derrière l'obscurité des yeux fermés ? » Cette pensée pénétrante surgit avec puissance dans mon esprit. Un immense éclair s'est tout de suite manifesté sous mon regard intérieur. Des formes divines de saints, assis en posture de méditation dans des grottes de montagne, se formaient comme de petites images de cinéma sur le large écran lumineux à l'intérieur de mon front.

« Qui êtes-vous ! » demandai-je à voix haute.

« Nous sommes les yogis himalayens. » La réponse céleste m'est difficile à décrire ; mon cœur était enivré.

« Ah, je meurs d'envie d'aller dans l'Himalaya et de devenir comme vous ! » La vision s'est évanouie mais les rayons argentés se sont élargis en des cercles toujours plus grands jusqu'à l'infini.

« Quelle est cette radiance merveilleuse ? »

« Je suis Iswara¹. Je suis Lumière. » La voix était semblable à des murmures issus des nuages.

« Je veux ne faire qu'un avec Toi ! »

À la fin de cette extase divine, j'ai gardé un désir permanent de trouver Dieu. « Il est la Joie toujours nouvelle, éternelle ! » Ce souvenir m'est resté longtemps après le jour de l'extase.

Un autre de mes premiers souvenirs est remarquable ; et ce littéralement, car j'en porte encore aujourd'hui la marque. Un matin tôt, dans notre résidence de Gorakhpur, j'étais assis avec ma sœur aînée, Uma, sous un arbre neem. Elle m'aidait à lire mon premier livre en bengali, de façon à ce que je puisse ménager mon attention pour les perroquets qui mangeaient des fruits mûrs du margosa à proximité. Uma se plaignit d'un furoncle sur sa jambe et alla chercher un pot d'onguent. J'en ai appliqué un peu sur mon avant-bras.

« Pourquoi mets-tu un remède sur un bras sain ? »

« Eh bien ma sœur, j'ai l'impression que je vais avoir un furoncle demain. Je teste ton onguent là où le furoncle va apparaître. »

« Espèce de petit menteur ! »

« Sœur, ne me traite pas de menteur avant d'avoir vu ce qui va arriver demain matin. » J'étais rempli d'indignation.

Uma, nullement impressionnée, répéta trois fois son sarcasme. Une résolution inébranlable résonnait dans ma voix lorsque j'ai répondu lentement.

« Par le pouvoir de la volonté en moi, j'affirme que demain j'aurai un furoncle assez gros en cet endroit précis sur mon bras ; et ton furoncle aura doublé de volume par rapport à sa taille actuelle ! »

Le lendemain matin, je me suis retrouvé avec un beau furoncle à l'endroit indiqué ; la taille de celui de ma sœur avait doublé. Poussant un hurlement, elle courut voir ma mère. « Mukunda est devenu un nécromancien ! » Ma mère m'ordonna sévèrement de ne plus jamais utiliser le pouvoir des mots pour faire du mal. Je me suis toujours rappelé son conseil, et je l'ai suivi.

Mon furoncle fut traité par la chirurgie. Une cicatrice visible, laissée par l'incision du médecin, est encore là aujourd'hui. Cette marque sur mon avant-bras droit me rappelle constamment le pouvoir de la simple parole de l'homme.

Ces phrases simples et apparemment inoffensives dites à Uma avec une grande concentration possédaient suffisamment de force cachée pour exploser comme des bombes et produire des effets définis, voire même

1. Un nom de Dieu en sanskrit, désignant le souverain de l'univers ; de la racine *is*, gouverner. Il y a 108 noms de Dieu dans les écritures hindoues, chacun affichant, au sens philosophique, une teinte différente.

dommageables. Plus tard, j'ai compris que le pouvoir vibratoire et explosif des mots pouvait être sagement dirigé afin de libérer notre vie des difficultés, et opérer ainsi sans cicatrice ni réprimande.¹

Notre famille déménagea à Lahore, au Penjab. Là, j'ai fait l'acquisition d'une image de la Mère Divine sous la forme de la déesse Kali². Elle sanctifiait un petit autel sur le balcon de notre demeure. J'avais la ferme conviction que le succès couronnerait toutes les prières prononcées dans ce lieu sacré. Un jour, debout à cet endroit avec Uma, je regardais deux cerfs-volants qui planaient au-dessus des toits des édifices de l'autre côté de la ruelle étroite.

« Pourquoi es-tu aussi silencieux ? » me lança Uma, enjouée.

« Je pensais justement comme c'est merveilleux que la Mère Divine me donne tout ce que je lui demande. »

« Je suppose qu'elle te donnerait ces deux cerfs-volants ! » Ma sœur riait d'un ton railleur.

« Pourquoi pas ? » J'ai commencé à prier en silence pour les posséder.

En Inde, on joue avec des cerfs-volants dont les ficelles sont couvertes de colle et d'herbe. Chaque joueur essaie de couper la corde de son opposant. Un cerf-volant libéré vole par-dessus les toits ; on s'amuse beaucoup à essayer de l'attraper. Dans la mesure où Uma et moi nous trouvions sur le balcon, il semblait impossible qu'aucun cerf-volant en vol puisse tomber entre nos mains ; sa corde se balancerait naturellement par-dessus les toits.

Les joueurs de l'autre côté de la ruelle ont commencé leur match. Une corde a été coupée ; immédiatement le cerf-volant a volé dans ma direction. Il est resté immobile un moment, le vent étant soudainement tombé, ce qui a suffi pour emmêler le fil dans un cactus au sommet de la

1. Les pouvoirs infinis des sons dérivent du Mot Créateur, *Aum*, le pouvoir vibratoire cosmique derrière toute énergie atomique. Toute parole prononcée avec une réalisation claire et une profonde concentration a une capacité de matérialisation. La répétition à voix haute ou en silence de mots inspirants s'est montrée efficace dans le Coueisme et dans d'autres systèmes semblables en psychothérapie : le secret réside dans l'élévation du taux vibratoire de l'esprit. Le poète Tennyson nous a laissé dans ses mémoires, un compte-rendu de sa technique de répétition pour passer dans la superconscience, au-delà de l'esprit conscient :

Tennyson écrivait, « Depuis l'adolescence, j'ai eu fréquemment dans les moments où j'étais tout seul, une sorte de transe en état d'éveil, j'utilise ce terme par manque de mots plus appropriés. Ceci m'est arrivé en me répétant mon nom à moi-même, en silence, jusqu'à ce que soudainement, comme si cela se passait sur la base de l'intensité de la conscience d'individualité, l'individualité elle-même semblait se dissoudre et s'effacer dans un être sans limite, et ceci, non comme un état confus, mais bien un état des plus clairs, le plus certain du plus certain, bien au-delà des mots, là où la mort était presque une impossibilité dont on peut rire, la perte de personnalité (s'il y en avait une), ne ressemblant pas à une extinction mais à la seule vie véritable. » Il écrivait encore : « Ce n'est pas une extase nébuleuse, mais un état d'émerveillement transcendant, associé à une clarté d'esprit absolue. »

2. Kali est un symbole de Dieu sous l'aspect de la Mère Nature.

maison voisine. Une boucle parfaite avait été formée pour me permettre de le saisir. Je remis le prix à Uma.

« Il ne s'agissait que d'un hasard extraordinaire et non d'une réponse à ta prière. Si l'autre cerf-volant vient jusqu'à toi alors j'y croirais. »

Les yeux foncés de ma sœur exprimaient plus la surprise que ses paroles.

Je continuais ma prière avec une intensité croissante. Un coup trop fort effectué par l'autre joueur eut pour résultat la perte soudaine de son cerf-volant. Dansant dans le vent, il s'est dirigé vers moi. Mon assistant opportun, le cactus, a immobilisé encore une fois la corde du cerf-volant en formant la boucle nécessaire pour que je puisse l'attraper. J'ai présenté mon deuxième trophée à Uma.

« En effet, la Mère Divine t'écoute ! Ceci est vraiment trop étrange pour moi ! » Ma sœur s'est enfuie en courant comme un daim apeuré.

CHAPITRE : 2

Le décès de ma mère et l'amulette mystique

LE PLUS GRAND DÉSIR de ma mère était que mon frère aîné se marie. « Ah, quand je verrai le visage de l'épouse d'Ananta, je trouverai le paradis sur cette terre ! » J'ai souvent entendu Mère exprimer en ces termes son penchant indien très fort pour le prolongement de la famille.

J'avais environ onze ans à l'époque des fiançailles d'Ananta. Mère était à Calcutta, supervisant joyeusement les préparatifs du mariage. Père et moi étions demeurés seuls à notre maison à Bareilly, en Inde du nord, où père avait été transféré après deux ans passés à Lahore.

J'avais été précédemment le témoin de la splendeur des rites nuptiaux de mes deux sœurs aînées, Roma et Uma, mais pour Ananta, l'aîné des fils, le projet était vraiment élaboré. À Calcutta, mère accueillait, chaque jour, des membres de sa famille venant de loin. Elle les logeait confortablement dans une grande maison nouvellement acquise, au 50, rue Amherst. Tout était fin prêt, les délices du banquet, le trône aux couleurs vives sur lequel on transporterait mon frère jusqu'à la demeure de celle qui deviendrait la mariée, les rangées de lumières colorées, les éléphants et les chameaux géants en carton, les orchestres anglais, écossais et indiens, les amuseurs professionnels, les prêtres pour les rituels anciens.

Père et moi, l'esprit en fête, comptions nous joindre à la famille à temps pour la cérémonie. Cependant, peu avant le grand jour, j'eus une vision inquiétante.

C'était à Bareilly, à minuit. Pendant que je dormais à côté de mon père sur la véranda de notre bungalow, je fus réveillé par le bruit particulier de la moustiquaire recouvrant mon lit. Le mince rideau s'ouvrit et je vis la forme bien-aimée de ma mère.

« Réveille ton père ! » Sa voix n'était qu'un murmure. « Prenez le premier train possible à quatre heures ce matin. Précipitez-vous à Calcutta si vous désirez me voir ! » Le personnage spectral disparut.

« Père ! Père ! Mère se meurt ! » La terreur dans le ton de ma voix l'a réveillé instantanément. Je lui ai raconté en sanglotant la nouvelle fatale.

« Ne te soucie pas de ton hallucination. » Père accorda sa négation caractéristique à une nouvelle situation. « Ta mère est en excellente santé. Si nous recevons de mauvaises nouvelles, nous partirons dès demain. »

L'anxiété me fit ajouter amèrement, « Tu ne te pardonneras jamais de ne pas être parti maintenant ! Et je ne te pardonnerai pas non plus ! »

Des nouvelles explicites arrivèrent dans la matinée : « Mère gravement malade ; mariage retardé ; venez immédiatement. »

Père et moi sommes partis l'air étourdi. Un de mes oncles nous retrouva sur la route à un point de transfert. Un train se rua sur nous, surgissant à une vitesse inimaginable. Dans mon tumulte intérieur, une envie soudaine de me jeter sur les rails s'élevait en moi. Me sentant déjà privé de ma mère, je ne pouvais plus endurer un monde soudainement dépouillé de tout. J'aimais ma mère comme ma meilleure amie sur terre. Ses yeux noirs et réconfortants avaient été mon refuge le plus sûr à travers les tragédies anodines de l'enfance.

« Vit-elle encore ? » Je me suis arrêté pour poser une dernière question à mon oncle.

« Bien sûr qu'elle vit ! » Il n'avait pas pris le temps d'interpréter le désespoir sur mon visage. Toutefois, j'avais du mal à le croire.

Lorsque nous sommes arrivés à notre maison de Calcutta, ce ne fut que pour être confrontés au mystère stupéfiant de la mort. Je me suis écroulé inanimé. Des années se sont écoulées avant qu'aucune réconciliation ne pénétre dans mon cœur. Tempêtant jusqu'aux portes du ciel, mes pleurs implorèrent enfin la Mère Divine. Ses paroles amenèrent une guérison finale à mes blessures suppurantes :

« C'est moi qui ai pris soin de toi, vie après vie, par la tendresse de plusieurs mères ! Vois dans mon regard les deux yeux noirs, les beaux yeux perdus, que tu recherches ! »

Père et moi sommes rentrés peu après les rites crématoires de la bien-aimée. Chaque matin de bonne heure, je faisais un pèlerinage commémoratif pathétique jusqu'à un grand arbre *sheoli* qui ombrageait le doux gazon vert-doré devant notre bungalow. Dans mes moments de poésie, je pensais que les fleurs blanches du *sheoli* s'éparpillaient volontairement avec dévotion sur l'autel gazonné. Mêlant les larmes à la rosée, j'observais souvent une étrange lumière d'un autre monde émergeant avec l'aube. Mon cœur était submergé par un désir ardent pour Dieu. Je me suis senti attiré vers l'Himalaya avec force.

Un de mes cousins, récemment rentré d'un périple dans les montagnes sacrées, vint à Bareilly nous rendre visite. J'écoutais avidement ses récits sur la demeure des yogis et des swamis¹ en haute montagne.

« Sauvons-nous dans l'Himalaya. » La suggestion que je fis un jour à Dwarka Prasad, le jeune fils de notre propriétaire à Bareilly, tomba dans des oreilles peu sympathiques. Il révéla mon projet à mon frère aîné, qui venait juste d'arriver pour voir mon père. Au lieu de prendre à la légère les plans peu réalistes d'un jeune garçon et d'en rire, Ananta en profita pour me ridiculiser.

« Où est ta robe orange ? Tu ne peux pas être un swami sans elle ! »

J'étais pourtant inexplicablement électrisé par ses paroles. Elles évoquaient des images très nettes où je me voyais parcourir l'Inde tel un moine. Peut-être éveillaient-elles des souvenirs d'une vie passée ; en tout cas, je commençais à voir avec quelle aisance naturelle je pourrais porter le vêtement de cet ordre monastique anciennement fondé.

Un matin, tout en bavardant avec Dwarka, je sentis un amour pour Dieu descendre avec la force d'une avalanche. Mon compagnon n'était que partiellement attentif à l'éloquence qui s'ensuivit, mais je m'écoutais moi-même de tout cœur.

Je me suis enfui cet après-midi-là vers Naini Tal, au pied de l'Himalaya. Ananta me prit en chasse avec détermination ; je fus forcé de retourner à Bareilly, l'air triste. Le seul pèlerinage qui m'était permis était le pèlerinage habituel à l'aube jusqu'à l'arbre *sheoli*. Mon cœur pleurait les mères perdues, l'une humaine, l'autre Divine.

La déchirure laissée dans le tissu familial par le décès de ma mère était irréparable. Père ne s'est jamais remarié pendant les quarante années environ qui lui restèrent. Assumant envers ses ouailles le rôle difficile de père-mère, il devint visiblement plus tendre, plus facile d'approche. Il résolvait les divers problèmes familiaux avec calme et discernement. Après les heures de bureau, il se retirait comme un ermite dans la cellule de sa chambre, et pratiquait le *Kriya Yoga* dans une douce sérénité. Longtemps après le décès de ma mère, j'ai essayé d'engager une bonne anglaise afin de pourvoir aux choses qui pourraient rendre la vie de ma famille plus agréable. Mais père a secoué la tête pour dire non.

1. Le sens de la racine sanskrite de *swami* est « Celui qui est un avec son Soi (*Swa*). » Le titre lorsqu'on l'applique à un membre de l'ordre des moines indiens a le sens respectueux de « le révérend ».



« Le service envers moi a pris fin avec votre mère. » Ses yeux remplis de la dévotion de toute une vie semblaient lointains. « Je n'accepterai les soins d'aucune autre femme. »

Quatorze mois après le décès de ma mère, j'ai appris qu'elle avait laissé un message très important. Ananta était présent à son chevet et avait noté ses paroles. Bien qu'elle ait demandé que cette révélation me soit faite un an après son décès, mon frère avait prolongé le délai. Il devait bientôt quitter Bareilly pour aller à Calcutta où il devait épouser la femme que mère avait choisie pour lui¹. Un soir il m'appela près de lui.

« Mukunda, j'ai hésité à te donner ces nouvelles étranges. » Le ton d'Ananta dénotait une certaine résignation. « J'avais peur d'enflammer ton désir de quitter la maison. Mais de toute façon tu vibres d'une ardeur divine. Quand je t'ai intercepté dernièrement alors que tu te rendais dans l'Himalaya, j'ai alors pris une ferme résolution. Je ne dois plus remettre à plus tard l'accomplissement de ma promesse solennelle. » Mon frère me remit une petite boîte, et me livra le message de mère.

« Mukunda, mon fils bien-aimé, puissent ces mots être ma dernière bénédiction ! » avait dit mère. « L'heure est venue pour moi de raconter un certain nombre d'événements extraordinaires qui ont suivi ta naissance. J'ai compris la première que ton chemin était déjà tracé quand tu n'étais qu'un bébé dans mes bras. Je t'ai ensuite amené auprès de mon *guru* à Bénarès. J'avais du mal à voir Lahiri Mahasaya qui, assis en profonde méditation, était presque caché derrière une foule de disciples. »

« Tout en te caressant, je priais pour que le grand *guru* te remarque et t'accorde sa bénédiction. Comme ma demande silencieuse devenait plus intense, il ouvrit les yeux et m'enjoignit d'approcher. Les autres me laissèrent passer ; je me suis inclinée devant les pieds sacrés. Mon maître t'a assis sur ses genoux, en plaçant sa main sur ton front afin de te donner le baptême spirituel. »

« Petite mère, ton fils sera un yogi. Comme une locomotive spirituelle, il transportera plusieurs âmes jusqu'au royaume de Dieu. »

« Mon cœur bondissait de joie de voir que ma prière secrète était exaucée par le *guru* omniscient. Peu avant ta naissance, il m'avait dit que tu suivrais sa voie. »

« Plus tard, mon fils, ta sœur Uma et moi avons été témoin de ta vision de la Grande Lumière alors que de l'autre pièce nous t'observions, immobile sur ton lit. Ton petit visage était illuminé ; ta voix résonnait avec une solide résolution quand tu as parlé d'aller à la recherche du Divin dans l'Himalaya. »

1. La coutume indienne selon laquelle les parents choisissent le partenaire de vie pour leur enfant a résisté à l'assaut brutal du temps. Le pourcentage des mariages indiens heureux est élevé.

« C'est ainsi, cher fils, que je vins à apprendre que ton chemin est bien loin des ambitions de ce monde. L'événement de ma vie le plus singulier m'apporta une autre confirmation, un événement qui m'incite maintenant à te laisser ce message sur mon lit de mort. »

« C'était lors d'un interview avec un sage au Penjab. Un matin, du temps où notre famille habitait Lahore, la servante arriva en hâte dans ma chambre. »

« Maîtresse, un *sadhu*¹ étrange est ici. Il insiste pour voir la « mère de Mukunda. » »

« Ces simples paroles m'ont profondément émue ; je suis allée immédiatement accueillir le visiteur. M'inclinant à ses pieds, j'avais l'impression que devant moi se trouvait un véritable homme de Dieu. »

« « Mère, » dit-il, « les grands maîtres désirent que vous sachiez que votre séjour sur terre ne sera pas très long. Votre prochaine maladie sera la dernière.² » Il y eut un silence pendant lequel je n'ai pas ressenti de panique mais seulement une grande vibration de paix. Il s'est enfin de nouveau adressé à moi : » »

« Vous serez la gardienne d'une certaine amulette d'argent. Je ne vous la donnerai pas aujourd'hui ; afin de vous montrer la véracité de mes paroles, le talisman se matérialisera demain dans votre main pendant que vous méditez. Sur votre lit de mourante, vous devez demander à Ananta, votre fils aîné, de garder l'amulette pendant un an et ensuite de la remettre à votre deuxième fils. Mukunda, grâce aux grands êtres, comprendra la signification du talisman. Il devrait le recevoir quand il sera prêt à renoncer à tout désir de ce monde et à entreprendre sa recherche vitale de Dieu. Quand il aura conservé l'amulette pendant quelques années et qu'elle aura joué son rôle, elle devra disparaître. Même si on la gardait dans le lieu le plus secret, elle devra retourner d'où elle vient. »

« J'ai remis une aumône³ au saint, et me suis inclinée devant lui avec beaucoup de respect. Il est reparti en me bénissant, sans prendre l'offrande. Le soir suivant, assise en méditation avec les mains jointes, une amulette d'argent s'est matérialisée entre les paumes de mes mains, comme le *sadhu* l'avait promis. Je l'ai sentie à son toucher froid et doux. Je l'ai gardée jalousement pendant plus de deux ans et je la confie maintenant à Ananta. N'aie pas de peine pour moi car j'aurai été amenée dans les bras de l'Infini par mon grand *guru*. Adieu, mon fils ; la Mère Cosmique te protégera. »

1. Un anachorète ; quelqu'un qui pratique une *sadhana* ou une discipline spirituelle.

2. Lorsqu'en entendant ces mots j'ai découvert que mère savait que sa vie serait écourtée, j'ai compris pour la première fois pourquoi elle avait insisté pour hâter le projet du mariage d'Ananta. Bien qu'elle soit morte avant la célébration, son souhait maternel et naturel était d'assister aux rites.

3. Un geste traditionnel de respect envers les *sadhu*.

Un embrasement de lumière m'envahit lorsque je pris possession de l'amulette ; plusieurs souvenirs endormis s'éveillèrent. Le talisman rond et ancien, au charme vieillot, était couvert de caractères sanskrits. Je compris qu'il venait d'instructeurs qui avaient guidé invisiblement mes pas dans des vies précédentes. Il y avait aussi une autre signification, mais on ne révèle pas complètement le sens d'une amulette.

Comment le talisman a finalement disparu au milieu de circonstances fort malheureuses de ma vie et comment sa perte fut la messagère du gain d'un *guru*, ne peut être raconté dans ce chapitre.

Mais le petit garçon, contrarié dans ses tentatives d'atteindre l'Himalaya, voyageait quotidiennement sur les ailes de son amulette.

CHAPITRE : 3

Le saint aux deux corps

« **P**ÈRE SI JE PROMETS de revenir à la maison délibérément, m'autorises-tu à aller en touriste à Bénarès ? »

Ma passion pour les voyages était rarement entravée par mon père. Même si je n'étais encore qu'un jeune garçon, il me donnait la permission de visiter plusieurs villes et plusieurs lieux de pèlerinage. Habituellement, un ou plusieurs amis m'accompagnaient ; nous voyagions confortablement en première classe avec des laissez-passer fournis par mon père. Son poste d'officier des chemins de fer était très apprécié par les nomades dans la famille.

Père promet d'accorder à ma requête la considération qui lui était due. Le jour suivant, il m'appela et tenait un laissez-passer pour un aller-retour de Bareilly à Bénarès, quelques billets en roupies et deux lettres.

« J'ai une affaire à proposer à un ami à Bénarès, Kedar Nath Babu. J'ai malheureusement perdu son adresse. Mais je crois que tu seras capable de lui acheminer cette lettre par l'entremise de notre ami commun, Swami Pranabananda. Le swami, mon frère disciple, est un être spirituel très élevé. Sa compagnie te fera le plus grand bien ; cette deuxième lettre te servira d'introduction. »

Les yeux de mon père clignèrent lorsqu'il ajouta, « Je te prie s'il te plaît de ne plus fuguer de la maison. »

Je suis parti du haut de mes douze ans (bien que le temps n'ait jamais altéré mon plaisir à découvrir de nouveaux lieux et des visages étrangers). Arrivé à Bénarès, je me suis dirigé immédiatement vers la résidence du swami. La porte avant était ouverte ; je me suis faufilé au deuxième étage jusqu'à une longue chambre qui ressemblait à une salle. Un homme plutôt corpulent, ne portant qu'un pagne, était assis dans la posture du lotus sur une plate-forme légèrement surélevée. Sa tête et son visage sans ride étaient bien rasés ; un sourire de félicité dansait sur ses lèvres. Pour

dissiper ma pensée de m'être introduit de force, il m'accueillit comme un vieil ami.

« Baba anand (félicité à celui qui m'est cher). » Son souhait de bienvenue était adressé de bon cœur, d'une voix semblable à celle d'un enfant. Je me suis agenouillé et j'ai touché ses pieds.

« Êtes-vous Swami Pranabananda ? »

Il hocha la tête. « Es-tu le fils de Bhagabati ? » Ses mots avaient été prononcés avant que je n'aie eu le temps de sortir la lettre de mon père de ma poche. Ébahi, je lui ai remis la lettre d'introduction qui semblait maintenant superflue.

« Bien sûr, je vais t'indiquer où habite Kedar Nath Babu. » Le saint me surprit à nouveau par sa clairvoyance. Il jeta un coup d'œil à la lettre et dit quelques mots affectueux concernant mon père.

« Tu sais, je touche deux pensions. L'une, grâce à ton père, pour qui j'ai travaillé à la compagnie des chemins de fer. L'autre, grâce à mon Père Céleste, pour lequel j'ai terminé consciencieusement mes devoirs terrestres dans la vie. »

Je n'ai pas compris cette remarque. « Monsieur, quelle sorte de pension, touchez-vous du Père Céleste ? Laisse-t-il tomber de l'argent sur vos genoux ? »

Il se mit à rire. « Je veux dire une rente de paix illimitée, une récompense pour plusieurs années de méditation profonde. Maintenant je ne manque jamais d'argent. Mes quelques besoins matériels sont amplement satisfaits. Tu comprendras plus tard la signification d'une deuxième pension. »

Mettant fin brusquement à notre conversation, le saint s'est immobilisé avec un air grave. Une allure de sphinx l'enveloppa. Au début, ses yeux se mirent à briller, comme s'il observait quelque chose d'intéressant, puis ils devinrent ternes. J'étais confus devant son silence ; il ne m'avait pas encore dit comment je pourrais rencontrer l'ami de mon père. Un peu agité, j'ai regardé autour de moi dans la pièce nue qui était vide, nous deux mis à part. Mon regard désœuvré s'arrêta sur ses sandales de bois, placées sous la plate-forme de son siège.

« Petit monsieur¹, ne vous en faites-pas. L'homme que vous souhaitez rencontrer sera avec vous dans une demi-heure. » Le yogi lisait dans mes pensées, ce qui n'était pas très difficile à ce moment-là !

Il sombra à nouveau dans un silence insondable. Ma montre m'informait que trente minutes s'étaient écoulées.

Le swami se réveilla. « Je crois que Kedar Nath Babu s'approche de la porte. »

1. Choto Mahasaya est le terme que plusieurs saints indiens ont utilisé pour s'adresser à moi. Il se traduit par « petit monsieur ».

J'ai entendu quelqu'un qui montait dans l'escalier. Étonné, une question me venait à l'esprit ; mes pensées se bouscullaient avec confusion : « Comment est-ce possible que l'ami de mon père ait été appelé ici sans l'aide d'un messenger ? » Le swami n'avait parlé qu'à moi depuis mon arrivée !

J'ai quitté la pièce brusquement et j'ai descendu les marches. À mi-chemin, j'ai croisé un homme de taille moyenne, mince et au teint clair. Il semblait être pressé.

« Êtes-vous Kedar Nath Babu ? » L'excitation colorait ma voix.

« Oui. N'êtes-vous pas le fils de Bhagabati qui m'avez attendu ici pour me voir ? » Il souriait de manière amicale.

« Monsieur, comment se fait-il que vous veniez ici ? » Je me sentais déconcerté par sa présence inexplicable.

« Tout est mystérieux aujourd'hui ! Je venais juste de terminer mon bain dans le Gange quand, il y a moins d'une heure, Swami Pranabananda s'est approché de moi. Je ne sais pas comment il a su que je me trouvais là à ce moment. »

« « Le fils de Bhagabati t'attend dans mon appartement » m'a-t-il dit. « Veux-tu venir avec moi ? » J'ai accepté avec joie. Alors que nous nous rendions main dans la main, le swami, avec ses sandales de bois, a été capable de me dépasser, bien que je porte de bonnes chaussures de marche. »

« Combien de temps te faudra-t-il pour te rendre chez moi ? » « Pranabanandaji s'est arrêté soudain pour me poser cette question. »

« Environ une demi-heure. »

« « J'ai quelque chose d'autre à faire maintenant. » Il me jeta un regard énigmatique. « Je dois te laisser derrière moi. Rejoins-moi à ma résidence, où le fils de Bhagabati et moi t'attendrons. » »

« Avant que je n'aie pu protester, il m'a dépassé rapidement et a disparu dans la foule. J'ai marché jusqu'ici aussi vite que possible. »

Cette explication ne faisait qu'accroître ma consternation. Je lui ai demandé depuis combien de temps il connaissait le swami.

« Nous nous sommes rencontrés à plusieurs reprises l'an dernier, mais pas récemment. J'étais très heureux de le revoir au ghat du bain. »

« Je ne peux en croire mes oreilles ! Est-ce que je deviens fou ? L'avez-vous rencontré dans une vision, ou l'avez-vous effectivement vu, avez-vous touché ses mains et entendu le son de ses pas ? »

« Je ne vois pas où vous voulez en venir ! » lança-t-il fâché. « Je ne vous mens pas. Pouvez-vous comprendre que ce n'est que du swami que j'ai pu apprendre que vous étiez ici, en ce lieu, à m'attendre ? »

« Pourquoi ? Je n'ai pas quitté cet homme, Pranabananda, du regard un seul instant depuis que je suis arrivé, il y a environ une heure. » J'ai débarrassé toute l'histoire.

Ses yeux s'ouvrirent bien grand. « Vivons-nous dans cette époque matérialiste ou sommes-nous en train de rêver ? Je ne m'attendais pas à être le témoin d'un tel miracle dans ma vie ! Je croyais que ce swami n'était qu'un homme ordinaire et voilà que maintenant je découvre qu'il peut matérialiser un deuxième corps et travailler en utilisant ce dernier ! » Nous sommes entrés ensemble dans la chambre du saint.

« Regardez, ce sont exactement les sandales qu'il portait au ghat, » murmura Kedar Nath Babu. « Il n'était vêtu que d'un pagne, comme je le vois maintenant. »

Pendant que le visiteur s'inclinait devant lui, le saint s'est alors tourné vers moi avec un sourire moqueur.

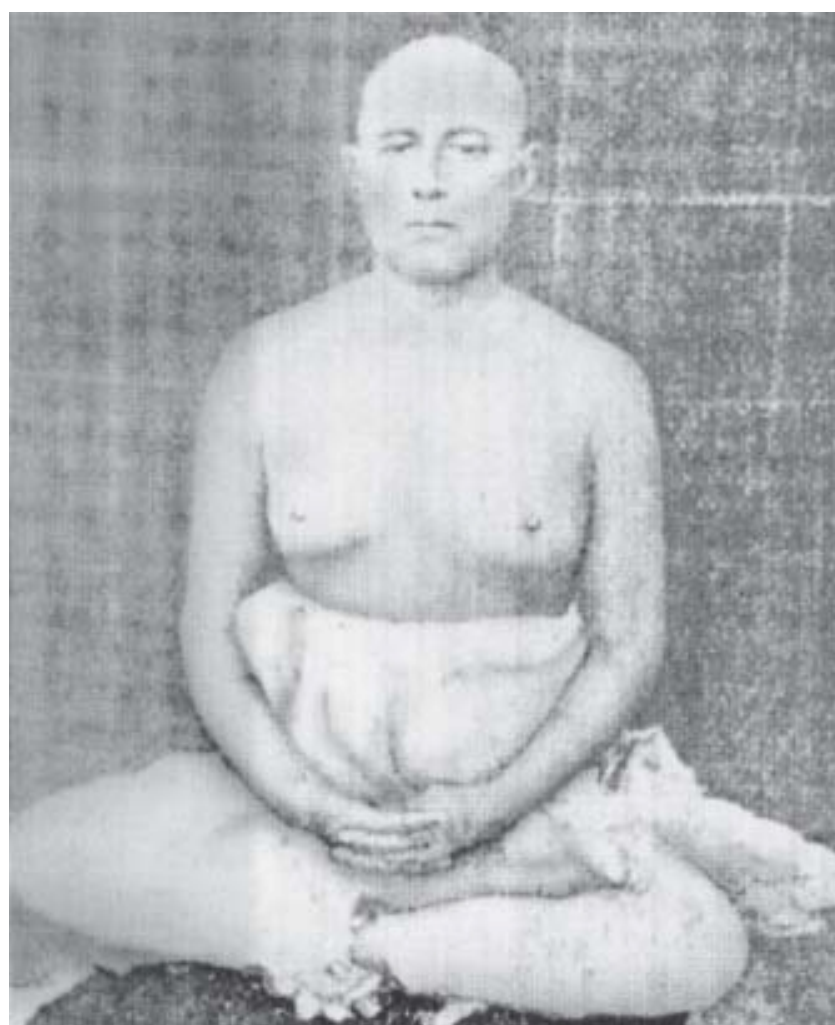
« Pourquoi es-tu surpris de tout cela ? L'unité subtile du monde phénoménal est visible aux véritables yogis. Je vois et je converse instantanément avec mes disciples à Calcutta. Ils peuvent transcender de la même façon tout obstacle de matière grossière. »

C'était probablement dans le but de stimuler l'ardeur spirituelle dans mon cœur de jeune homme que le swami me parlait de ses pouvoirs de radio et de télévision astrales¹. Mais au lieu d'être enthousiaste, j'étais stupéfait et effrayé. Dans la mesure où j'étais destiné à entreprendre ma quête divine sous la gouverne d'un *guru* particulier, Sri Yukteswar, que je n'avais pas encore rencontré, je ne me sentais pas enclin à accepter Pranabananda comme professeur. Je lui ai jeté un regard plein de doutes, me demandant si c'était lui ou son double qui était devant moi.

Le maître a cherché à dissiper mon inquiétude avec un regard qui éveille l'âme et avec de belles paroles sur son *guru*.

« Lahiri Mahasaya a été le plus grand yogi que j'ai connu. Il était la Divinité Elle-même sous une forme de chair. »

1. Les sciences physiques ont à leur manière affirmé la validité des lois découvertes par les yogis grâce à la science mentale. Par exemple, une démonstration que l'homme possède des pouvoirs télévisuels a été faite le 26 novembre 1934 au Royal University de Rome. « Le Dr Giuseppe Calligaris, professeur de neuropsychologie, fit pression sur certains points du corps d'un sujet et le sujet a répondu par une description détaillée des gens et des objets qui se trouvaient de l'autre côté d'un mur. Le Dr Calligaris a dit aux autres professeurs que lorsque certains endroits sur l'épiderme sont stimulés, le sujet reçoit des impressions super-sensorielles qui lui permettent de voir des objets qu'il ne pourrait percevoir autrement. Pour permettre à son sujet de discerner des choses de l'autre côté d'un mur, le professeur Calligaris a pressé un point sur le côté droit du thorax pendant quinze minutes. Le Dr Calligaris a dit que si d'autres points sur le corps étaient stimulés, les sujets pourraient voir des objets à n'importe quelle distance, qu'ils aient vu ou non ces objets auparavant.



Si un disciple pouvait matérialiser un corps supplémentaire à volonté, pensai-je, quels miracles aurait en effet pu faire son maître ?

« Je vais te dire combien l'aide d'un *guru* est inestimable. J'avais l'habitude de méditer durant huit heures chaque soir avec un autre disciple. Nous devions travailler au bureau des chemins de fer durant la journée. Ayant des difficultés à m'acquitter de ma charge de travail, je désirais vouer tout mon temps à Dieu. Pendant huit ans, j'avais persévéré en méditant pendant la moitié de la nuit. J'avais des résultats merveilleux ; des perceptions spirituelles formidables illuminaient mon esprit. Mais un léger voile demeurait entre moi et l'Infini. Même avec une ardeur surhumaine, j'étais confronté au fait que l'union finale irrévocable m'était refusée. Un soir, je suis allé rendre visite à Lahiri Mahasaya et je l'ai supplié pour qu'il intercède auprès du divin. Cela m'a perturbé durant toute la nuit. »

« *Guru* angélique, ma souffrance spirituelle est si forte que je ne peux plus supporter de vivre sans rencontrer le Bien-Aimé face à face ! »

« Que puis-je y faire ? Tu dois méditer plus profondément. »

« Je fais appel à Vous, O Dieu mon Maître ! Je vous vois matérialisé devant moi dans un corps physique ; accordez-moi la grâce de Vous percevoir dans Votre forme infinie ! »

« Lahiri Mahasaya fit un léger geste de la main. « Tu peux partir maintenant et aller méditer. J'ai intercédé pour toi auprès de Brahma¹. » »

« Infiniment exalté, je suis rentré chez moi. Cette nuit-là en méditation, le but brûlant de ma vie fut atteint. Maintenant, je jouis constamment de la retraite spirituelle. Depuis ce jour, jamais le Créateur Bienheureux ne s'est caché à ma vue derrière un écran d'illusion. »

Le visage de Pranabananda était baigné d'une lumière divine. La paix d'un autre monde pénétrait en mon cœur ; toute peur s'était envolée. Le saint fit une autre confidence.

« Quelques mois plus tard, je suis retourné voir Lahiri Mahasaya et j'ai tenté de le remercier de m'avoir accordé ce cadeau infini. Puis j'ai abordé un autre sujet. »

« Divin *Guru*, je ne peux plus travailler au bureau. S'il vous plaît, délivrez-moi. Brahma m'enivre continuellement. »

« Fais une demande de départ en retraite à ton entreprise. »

« Quelle raison devrais-je donner, j'ai si peu d'ancienneté ? »

« Dis ce que tu ressens. »

1. Dieu sous l'aspect du Créateur ; de la racine sanskrite *brith*, étendre. Quand le poème d'Emerson Brahma est apparu dans le mensuel Atlantic en 1857, la plupart des lecteurs furent déconcertés. Emerson en a ri. « Dites-leurs, » dit-il, « de dire « Jehovah » au lieu de « Brahma » et ils ne seront plus perplexes. »

« Je fis ma demande le jour suivant. Le docteur s'enquit des motifs de ma requête prématurée. »

« Au travail, je ressens une forte sensation qui remonte dans ma colonne.¹ Cela se répand dans tout mon corps et me rend inapte à accomplir mes tâches. »

« Sans poser plus de questions, le médecin a fortement appuyé ma demande, qui a été acceptée rapidement. Je sais que la volonté divine de Lahiri Mahasaya a fait son travail à travers le médecin, les employés de la compagnie et à travers ton père. Ils ont obéi immédiatement aux directives spirituelles du grand *guru*, et m'ont libéré pour une vie de communion ininterrompue avec le Bien-Aimé.² »

Après cette révélation extraordinaire, Swami Pranabananda s'est retiré dans un de ses longs silences. Quand j'ai pris congé et que je touchais ses pieds avec respect, il me donna sa bénédiction :

« Ta vie appartient à la voie de la renonciation et du yoga. Je te reverrai à nouveau plus tard en compagnie de ton père. » Les années ont permis la réalisation de ces deux prédictions.³

Kedar Nath Babu marchait à mes côtés dans l'obscurité qui se propageait. J'ai remis la lettre de mon père que mon compagnon a lue sous un lampadaire.

« Votre père suggère que j'accepte un poste dans le bureau de sa compagnie de chemins de fer à Calcutta. Comme il est agréable de s'attendre à au moins une des pensions dont bénéficie Swami Pranabananda ! C'est toutefois impossible ; je ne peux pas quitter Bénarès. Hélas, je ne possède pas encore deux corps ! »

1. En méditation profonde, la première expérience de l'Esprit se produit dans la colonne vertébrale, et ensuite dans le cerveau. La félicité torrentielle est envahissante, mais le yogi apprend à contrôler ses manifestations externes.

2. Après sa retraite, Pranabananda a écrit un des plus profonds commentaires sur la *Bhagavad Gita* ; il est disponible en bengali et en hindi.

3. Voir page 241.

Extrait du livre :

« **L**e Kriya Yoga, la technique scientifique pour réaliser Dieu, » dit-il enfin d'un ton solennel, « finira par se répandre sur tous les continents, et aider les nations à vivre en harmonie grâce à la perception personnelle et transcendante que l'homme aura de son Père Infini. »

Extrait de l'introduction :

Ce que vous tenez dans vos mains n'est pas un livre ordinaire. C'est un trésor spirituel. Pour tout chercheur spirituel, lire son message d'espoir, c'est entreprendre une grande aventure.

Il s'agit de la traduction de l'édition originale de 1946 de l'*Autobiographie d'un Yogi*. Bien que plus d'un million d'exemplaires des impressions ultérieures aient été vendus et traduits en plus de 19 langues, ceux-ci reflétaient des changements effectués après le décès de l'auteur en 1952. Les quelques milliers d'exemplaires originaux ont depuis longtemps disparus aux mains des collectionneurs.

Aujourd'hui, grâce à cette traduction, le texte de l'édition originale reste maintenant accessible aux lecteurs de langue française, avec tout son pouvoir inhérent, tel que le grand maître de yoga l'avait d'abord présenté.

Le Kriya Yoga de Babaji et sa maison d'édition, les Éditions Kriya Yoga de Babaji, se consacrent à répandre la science du Kriya Yoga et les enseignements de Babaji Nagaraj, le yogi immortel qui a envoyé Yogananda en occident en 1920. Ils ont été fondés en 1989 par M. Govindan, un fidèle disciple du grand maître himalayen depuis 1969.

Les Éditions Kriya Yoga de Babaji, et le Kriya Yoga de Babaji ne sont pas affiliés à la Self-Realization Fellowship.



Éditions Kriya Yoga de Babaji

B.P. 90 Eastman

Québec, Canada

JOE 1PO

téléphone : (450) 297-0258

internet : www.babajiskriyayoga.net

Autobiographie / Psychologie

ISBN 1-895383-10-2



9 781895 383102